Je leur en donnerois aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connoître,
Par un exemple tout égal,
J'attribuerois à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserois un morceau de matière,
Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois notre lot infiniment plus fort;
Nous aurions un double trésor :
L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,

« animaux; et ces fables se trouvent entrecoupées de raisonne-
« ments dont le but est de prouver qu'ils n'en ont pas. La Fon-
« taine pèche ici contre la première des règles, l'unité de dessein.
« Il paroit l'avoir senti, et cherche à prendre un parti mitoyen entre
« les deux systèmes; mais les raisonnements où il s'embarque sont
« entièrement inintelligibles. » CHAMFORT.

Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre ame, entre nous et les anges
Commune en un certain degré;
Et ce trésor à part créé
Suivroit parmi les airs les célestes phalanges,
Entreroit dans un point sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoique ayant commencé;
Choses réelles quoique étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre et foible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison perceroit
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperoit
L'autre ame imparfaite et grossière.

FABLE II.

L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre :
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.
A ces mots l'animal pervers,
(C'est le serpent que je veux dire,

Et non l'homme, on pourroit aisément s'y tromper [1]),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison [2],
L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent en sa langue
Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourroit-on pardonner ?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice [3] :
Selon ces lois condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats

[1] « Voilà de ces traits auxquels on reconnoît dans La Fontaine « un mélange unique de finesse et de naïveté, une simplicité qui « donne de la grace à sa finesse, une finesse qui rend sa simplicité « piquante. » MARMONTEL.

[2] Le loup *paye* aussi *de raison* l'agneau qu'il va dévorer. Les méchants ont un instinct qui leur fait chercher l'apparence du droit. C'est un hommage de la force à la justice.

[3] Quel hardi censeur de l'homme que ce serpent! Il vient de dire là tout le secret de la société.

Ce n'est point le serpent; c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :
Je pourrois décider, car ce droit m'appartient :
Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. C'étoit chose facile;
Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avoient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe [1] : s'il vouloit encor me laisser paître !

[1] Tout le discours de la vache est parfait. Ces mots, *sans herbe*, sont rejetés avec un art infini au commencement du vers, et jamais l'éloquence naturelle n'a employé d'exclamation plus touchante que ce simple trait :

. . . . . S'il vouloit encor me laisser paître !

« Le discours du bœuf a un autre genre de beauté, celui d'un ton « noble et poétique, quoique naturel et vrai :

Ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux.

« Et cet autre vers :

Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesants,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes

Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.

« La Fontaine tire un parti ingénieux du ton qu'il vient de lui « prêter; c'est de le faire appeler *déclamateur* par l'homme qui lui « reproche de chercher de grands mots : tout cela est d'un goût « exquis. » CHAMFORT.

Remarquons aussi ces traits si pittoresques et si vrais :

Le bœuf vient à pas lents.....
Quand il eut ruminé tout le cas dans sa tête, etc.

Quel heureux choix d'expressions et d'images! Quelle intelligence de prosodie! Quelle fable et quel fabuliste!

Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur :
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge,
Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents :
Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :
L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattoit, c'étoit là son loyer;
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer [1].
Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là [2]!
Du sac et du serpent aussitôt il donna

[1] On ne sauroit exprimer avec une précision plus élégante les bienfaits que nous recevons des arbres pendant les quatre saisons. Le trait qui suit :

Que ne l'émondoit-on sans prendre la cognée?

est plein de grace et de sentiment.

[2] « Le despotisme n'est jamais si redoutable que quand on vient « de le convaincre d'absurdité. » CHAMFORT.

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :
La raison les offense ; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents [1].
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

FABLE III [2].

La Tortue et les deux Canards.

Une tortue étoit, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère [3] :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

[1] Ce petit vers ne fait pas mal, parcequ'il ramène au sujet de l'apologue.

[2] 61e d'Ésope.

Jadis la tortue maufette
Pressa l'aigle qui la rejette
De la faire voler en l'air.
Par force il l'emporte et la lasche.
D'en haut elle fond et s'ecache,
Paiment d'avoir voulu voler.
BAÏF, Mimes et enseignements, fol. 24.

[3] Ce vers et le suivant sont devenus proverbes.

Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
De voir Ulysse en cette affaire [1].
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pélerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne par-tout
De voir aller en cette guise
L'animal lent, et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison [2].
Miracle! crioit-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.

[1] Trait charmant et d'une fréquente application. Il n'y a que La Fontaine qui ait eu l'art de se jouer ainsi de sa pensée, et de revenir sur ce qu'il a dit avec cette dérision naïve qui n'appartient qu'aux enfants et au génie.

[2] L'art du peintre n'est pas plus exact, et ne présente rien de plus précis à l'imagination.

La reine ! vraiment oui ; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payoient pension.
Sa cuisine alloit bien : mais lorsque le long âge
Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même [1].
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffroit une disette extrême.

[1] Réflexion d'un sérieux très plaisant.

Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème [1],
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute ;
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur cormoran,
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
Êtes-vous sûr de cette affaire ?
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ? —
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous,
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique

[1] Cette expression est du même poëte qui a dit, *nécessité l'ingénieuse*, fable première de ce livre. La même idée peut se reproduire sous sa plume dans deux sujets analogues, mais son génie n'est jamais en peine d'en varier l'aspect.

L'un après l'autre [1] fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens [2].
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En auroit aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute panse
Me paroît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compère.

Un pincemaille avoit tant amassé,
Qu'il ne savoit où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,

[1] *L'un après l'autre* ne peut se dire à la suite d'un collectif, mais cette ellipse est très claire.

[2] « Il falloit s'arrêter là. La réflexion que La Fontaine ajoute à « ce conseil de prudence ne sert qu'à en détourner l'esprit de son « lecteur. L'idée de la mort absorbe toute autre idée. »

CHAMFORT.

Le rendoit fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire :
Car il en vouloit un ; et voici sa raison.
L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison ;
Moi-même de mon bien je serai le larron [1]. —
Le larron ! Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même [2] ?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;
Il aima mieux la terre : et prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont [3] enfouir le trésor.

[1] . . . . . *Ipsum te fraudas cibo.*
PHÆD., fab. 19, lib. IV.

[2] La Fontaine devient interlocuteur à sa manière, pour combattre l'avarice par des raisonnements pleins de force. Remarquez ce vers précis et destiné, par son tour même autant que par le sens qu'il renferme, à devenir proverbe en naissant:

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire.

Le poëte a dit ailleurs :

L'usage seulement fait la possession.
Fab. 20, liv. IV.

[3] *Ils* vont *enfouir*. Au vers suivant, *l'homme* va *voir son or*. Deux

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé ; prétendant bien
Tout reprendre à-la-fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur [1].

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,

vers après, *il* va *vite*. Trois vers plus loin, *le compère aussitôt* va *remettre*, etc. Négligences.

[1] Si cette proposition est vraie, elle ne l'est pas assez absolument pour qu'il soit permis de l'exprimer d'une manière aussi positive.

Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun.
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte [1] ;
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier :
Il n'est marmot osant crier,
Que du loup aussitôt sa mère ne menace [2] :

[1] Un commentateur trouve ce vers inconvenant, parceque le sujet d'un apologue doit remonter, selon lui, *au temps où les bêtes parloient*, et que cette époque imaginaire est nécessairement très antérieure à l'époque positive où les loups furent proscrits en Angleterre. Il approuve cependant qu'Ulysse soit cité par les canards, parceque le temps d'Ulysse est supposé compris dans l'époque où les bêtes parloient. Je nie qu'on puisse se persuader que les bêtes aient parlé du temps d'Ulysse, et de quelque temps que ce soit ; il n'y a personne qui soit susceptible de céder à ce point à l'illusion qu'une lecture peut produire. Ce qu'il y a d'admirable et de plaisant dans La Fontaine, c'est qu'il paroît l'éprouver lui-même, et croire que les animaux qu'il introduit ont en effet tenu les discours qu'il leur attribue. Nous partageons si peu son erreur, que c'est son erreur sur-tout qui nous amuse. Voilà ce que l'homme le plus simple remarque d'abord dans les fables ; mais l'homme le plus simple sait à merveille qu'un loup ne raisonne pas et ne connoît point l'histoire d'Angleterre. Si cette critique étoit admise, il n'y auroit pas dix fables exemptes du reproche qu'on ne fait qu'à celle-ci.

[2] Fab. 16e du liv. IV.